

PRÉFACE

« La création est un acte invisible. »

Stefan ZWEIG

Le Mystère de la création artistique

LE PARADOXE DE L'OMBRE

Est-il possible d'accéder au mystère de la création ? Telle est la question posée par Stefan Zweig dans une conférence à New York en 1939. Il fait de la création un acte fondamentalement invisible¹ – sinon indirectement dans les traces laissées par son processus. D'où, certainement aussi, la passion de Zweig pour les manuscrits autographes qu'il a collectionnés tout au long de sa vie², dans lesquels il a tenté de saisir le surgissement de l'œuvre à venir, potentiellement présente dans les matériaux issus de travaux préparatoires qui l'ont précédée.

En contrepoint à l'invisible, la perspective de Philippe Lacadée est de rendre visible l'invisible de la création chez Zweig, à partir de ses œuvres elles-mêmes, ses romans, ses nouvelles, ou dans ses biographies et ses essais. On pourrait sûrement appliquer à Zweig ce que Freud a écrit à Schnitzler : « Je me suis souvent demandé avec étonnement d'où vous teniez la connaissance de tel ou tel point caché, alors que je ne l'avais acquise que par un pénible travail d'investigation³. »

Philippe Lacadée laisse parler l'œuvre pour parler de Zweig. Non pas dans la perspective d'une psychanalyse appliquée à la littérature, mais bien plutôt de la littérature appliquée à la psychanalyse : là où l'œuvre enseigne la psychanalyse. L'écrivain, l'artiste ouvre la voie au psychanalyste ; comme le dit Lacan, il s'agit « de se rappeler avec Freud qu'en sa matière, l'artiste toujours le précède

1. ZWEIG Stefan, *Le Mystère de la création artistique*, Capriasca (Suisse), Page d'Arte, 2018, p. 22.

2. Exposition « De Stefan Zweig à Martin Bodmer, La collection [in]visible », Fondation Jan Michalski, Montricher (Suisse), 24 avril-29 août 2021.

3. FREUD Sigmund à SCHNITZLER Arthur, « Lettre du 8 mai 1906 », in Sigmund FREUD, *Correspondance 1873-1939*, Paris, Gallimard, 1966, p. 270.

et qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie⁴ ». C'est le pari de Philippe Lacadée dans son livre, et la voie que j'emprunte pour aborder sa démarche.

Pourtant, comme il le montre, Zweig est présent dans toute son œuvre. Comme Montaigne, il fait dire à ses personnages ce qu'il ne peut dire de lui-même. Parler à partir de l'œuvre de Zweig, c'est parler de Zweig qui va jusqu'à « prélever sur l'autre, de manière quasi chirurgicale, son être le plus intime ». Telle est la méthode qu'applique Philippe Lacadée à sa lecture de Zweig. Pour ce faire, il laisse parler Zweig et le cite très précisément, découpant chirurgicalement ses œuvres pour les révéler. Il s'agit pour Philippe Lacadée de chercher dans les textes de Zweig ce qu'il dit de lui-même. D'ici à se demander si à son tour Philippe Lacadée ne parlerait pas aussi de lui-même en parlant de Zweig, il n'y a qu'un pas que cependant je ne franchirai pas.

Cette perspective de faire apparaître Zweig à travers sa création, pour le révéler de façon lumineuse, passe paradoxalement par la voie de l'ombre. L'ombre est centrale dans l'œuvre de Zweig, une ombre qui est le signe de ce qu'il nomma sa *bile noire* – une dimension qui s'écoule dans toute l'œuvre et qui renvoie à une position subjective interprétée par Philippe Lacadée comme mélancolique. Est-ce cette position qui conduit Zweig à l'issue fatale de son suicide le 22 février 1942 au Brésil, un suicide à deux, avec sa compagne – un suicide comme une issue, un suicide qui consiste à rejoindre son ombre en s'effaçant de lui-même ? « Sans racine, on devient une ombre » lui avait écrit Romain Rolland le 24 juin 1938, lui suggérant de quitter le Brésil pour rejoindre l'Angleterre. Philippe Lacadée se demande quel a pu être l'effet d'après-coup de cette formule de Romain Rolland, comment Zweig l'avait-il faite sienne, en écho à la part d'ombre en lui. Jusqu'à penser qu'il n'était plus qu'une ombre, plus que « l'ombre de moi-même⁵ », comme on la trouve au centre de ce livre posthume qu'est *Le Monde d'hier*.

Son ultime écrit, *Declaração*, lettre d'adieu du 22 février 1942, rédigée en allemand sous ce titre en portugais, laissée sur une table de sa maison de Petrópolis, se termine par : « Je salue tous mes amis ! Puissent-ils voir encore les lueurs de l'aube après la longue nuit ! Moi, je suis trop impatient. Je les précède. » Impatience, lueur de l'aube : ne s'agit-il pas aussi de signes de vie, par-delà l'ombre, par-delà toute passion mélancolique, par-delà la mort choisie ? Au cœur de tout acte suicidaire, n'y a-t-il pas une sorte de malentendu fondamental, à savoir que le suicide est un *acte de mort* qui peut être en même temps

4. LACAN Jacques, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », *Autres Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 192-193.

5. ZWEIG Stefan, *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen* [1934-1942], Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 451.

un *acte de vie*, un acte vers une vie différente, une aube nouvelle après l'obscur, une aube qu'on espère, qu'on attend trop impatiemment ?

Zweig clôt *Le Monde d'hier* par un énoncé fondamental : « Toute ombre, en dernier lieu, est pourtant aussi fille de la lumière⁶. » Il n'y a donc pas que l'ombre. La lumière entre en jeu dans l'ombre. La lumière produit l'ombre, la lumière est contenue aussi dans les œuvres de Zweig.

Si, pour Freud, « l'ombre de l'objet retombe sur le moi⁷ » jusqu'à la mélancolie, Zweig met l'ombre en rapport avec la lumière, retournant la formule freudienne : c'est la lumière qui retombe sur le moi, d'où l'ombre comme signe de la lumière ! C'est la lumière qui fait l'ombre, et l'ombre éclaire tout.

L'opération est étonnante : Zweig se centre sur l'ombre, en dessine les contours, plonge en elle, il la découpe, jusqu'à montrer la lumière qui la traverse. Arpenter l'ombre restitue la lumière dont elle provient. L'œuvre de Zweig projette sa lumière sur l'intime et sur le monde – finalement comme la psychanalyse avec Freud.

Par leur perspective d'extraire cette lumière de l'ombre, l'écriture de Zweig et la psychanalyse avec Freud, convergent. Zweig dit à propos de la psychanalyse que « son intention n'est pas d'introduire en l'homme une chose nouvelle... mais d'extraire de lui quelque chose qui s'y trouve⁸ ». La psychanalyse est un travail de soustraction à partir duquel les choses s'éclairent. N'est-ce pas aussi le pari de l'écriture – le pari du travail de lecture et d'écriture que nous offre Philippe Lacadée éclairant ainsi Zweig à partir de ses œuvres elles-mêmes ?

L'ombre vient de la lumière. Elle révèle ainsi paradoxalement la lumière dont elle est issue. Y a-t-il une ombre de la lumière ? Ou la lumière fait-elle disparaître l'ombre après l'avoir produite ? Tel est le paradoxe de la lumière, tel est le paradoxe de l'ombre, aussi bien celle produite par la mort – le paradoxe de la mort tel que Zweig a pu le dire devant le cercueil de Freud à Londres le 26 septembre 1939, « nous sommes spirituellement mille fois moins vivants que ce mort immense dans l'étroitesse de son cercueil⁹ ».

6. *Ibid.*

7. FREUD Sigmund, « Deuil et mélancolie » [1917], *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », Paris, 1976, p. 158.

8. ZWEIG Stefan, *La Guérison par l'esprit* [1931], Paris, Belfond, 1982, p. 292.

9. ZWEIG Stefan, « Sur le cercueil de Sigmund Freud, 26 septembre 1939, Crematorium de Londres », in Stefan ZWEIG, *Hommes et destins*, Paris, Belfond, 1999, p. 206.

UN FUTUR ANTÉRIEUR

« Nous ne savons pas où la mort peut nous attendre, attendons-là partout.
La méditation préalable de la mort est aussi celle de la liberté. »

Michel Eyquem de MONTAIGNE

Cela aura été cette mort-là. Quel est donc le rapport entre le suicide de Zweig et ce qu'il désigne comme le suicide de l'Europe ? S'agit-il vraiment de mort, ou de liberté ? On peut avoir une lecture logique de Zweig qui va vers la mort inéluctable, jusqu'à laisser inachevé son Montaigne. Même si « tous les jours vont à la mort », et que « le dernier y arrive¹⁰ » fatalement, on peut avoir une lecture inverse de Zweig comme étant celui qui ne cesse de dire la possibilité de la liberté, pour la viser par-delà ce qui l'empêche, ce qui la contraint, « c'est notre tâche : devenir toujours plus libre, à mesure que les autres s'assujettissent volontairement¹¹ ».

Philippe Lacadée mène son enquête autour de l'énigme d'une vie, telle qu'elle apparaît dans une œuvre qui finalement résiste à toute explication. Même si chacune des biographies écrites par Zweig en est une étape. Comme son Érasme – qui suit l'autodafé de ses œuvres à Vienne, et la perquisition à son domicile en février 1934, « vécue comme la plus grave des humiliations », qui l'amène à tout quitter. Le livre paraît en traduction alors que Zweig est en exil en Angleterre. Il constitue une méditation sur l'humanisme d'Érasme vaincu par le fanatisme de Luther, qui prend toute sa force face aux dimensions tragiques d'une Europe qui disparaît dans les dérives totalitaires : « Ils seront toujours nécessaires ceux qui indiquent aux peuples ce qui les rapproche par-delà ce qui les divise¹². » Ou comme *Conscience contre violence* en 1936, mettant en jeu Calvin contre Castellion, une façon pour lui de lire un monde qui bascule, un phénomène que pointe si bien la citation de Castellion choisie par Zweig, comme exergue à son essai : « La postérité ne pourra pas comprendre que nous ayons dû retomber dans de pareilles ténèbres après avoir connu la lumière¹³. »

À nouveau les ténèbres et la lumière. Lire, c'est en effet écrire à l'envers, réécrire une histoire qui s'est jouée de façon tragique pour Zweig, pour le monde dans lequel il vivait. Quand dire, c'est faire. Quand écrire, c'est lire le monde. Quand lire, c'est aussi écrire : telle est la perspective de Philippe Lacadée dans

10. Pour paraphraser Montaigne : « tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive », MONTAIGNE Michel Eyquem (de), *Essais*, livre I, chap. xx, Paris, Librairie Honoré Champion, 1989.

11. ZWEIG Stefan, *L'Uniformisation du monde* [1.2.1925], Paris, Éditions Allia, 2021, p. 42.

12. ZWEIG Stefan, « Érasme », *Essais III*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « La Pochothèque », 1996 ; voir aussi LACADÉE Philippe, chapitre iv.

13. CASTELLION Sébastien, *De arte dubitandi* [1562], in Stefan ZWEIG, *Conscience contre violence, ou Castellion contre Calvin*, Paris, Le Livre de Poche, 2015, p. 10.

sa lecture de Zweig. Il invite le lecteur à poursuivre le travail de lecture et d'écriture qui est d'abord une réflexion sur la liberté, par-delà les mortifications d'un monde qui se détruit.

*Le Monde d'hier*¹⁴ : le monde qui aura été. Cela aura été : le futur antérieur, un temps grammatical troublant, est au centre du nouage entre l'intime de Zweig et le monde dans lequel il était. Un futur antérieur effectivement : ce à quoi a été confronté Zweig dans ce qu'il a désigné comme « le monde d'hier » ouvre à se confronter au monde d'aujourd'hui, en une sidérante familiarité.

War er es? Était-ce lui¹⁵ ? Une nouvelle parue pour la première fois en 1942 à Rio de Janeiro, *Seria ele?*, ponctue ce qui aura été avec ce qui aurait pu être, quant à la mort tragique d'un enfant, qui est aussi la mort d'un monde qui implique la responsabilité de ceux qui le constituent. Comme le pointe Lacan à propos du futur antérieur : « Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le parfait de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir¹⁶. » Zweig dit à la fois le passé de ce qui fut et le retour de ce qui a été dans ce qui sera, une mémoire du futur de ce qui ne cesse de se répéter, le futur antérieur de ce qui a été dans ce qui est en train de devenir. Ça aura été et ça devient : ces deux mouvements sont associés par Zweig avec l'impression de ne pas en sortir.

C'est là où se joue, selon moi, le paradoxe d'une destructivité qui finit par emporter Zweig, peut-être par le fait même de la dénoncer, de vouloir que cela puisse se passer autrement. Ne pourrait-on pas relire le trajet de Zweig à travers la correspondance de Freud et d'Einstein dans *Pourquoi la guerre?* Comme Zweig, d'une certaine manière, Einstein pense que les idéaux peuvent limiter la destructivité, la border, l'arrêter. Freud la voit au contraire comme inéluctable. Il s'agit plutôt de la reconnaître comme telle. « L'être vivant préserve pour ainsi dire sa propre vie en détruisant celle d'autrui¹⁷. » Comment comprendre ce paradoxe entre la vie et la destruction de l'autre ? La destructivité serait-elle, dans certaines conditions, vitale ? Pourrait-elle devenir une nécessité pour la préservation de la vie ? Va-t-elle jusqu'à répondre à une exigence du vivant ?

Serait-ce le propre de l'homme d'être destructeur ? Le monde des humains n'offre-t-il pas, plus que tout autre monde vivant, le catalogue des destructions qu'énumère si crûment Freud dans *Malaise dans la civilisation* : « L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain,

14. ZWEIG Stefan, « Le Monde d'hier », *Romans, nouvelles et récits*, Paris, Gallimard, coll « Bibliothèque de La Pléiade », 2013, p. 855-1247.

15. ZWEIG Stefan, « Était-ce lui ? » *Romans, nouvelles et récits*, op. cit., p. 1397-1431.

16. LACAN Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » [1953], *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 300.

17. FREUD Sigmund, « Pourquoi la guerre ? », *Résultats, idées, problèmes* [1932], II, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 211.

d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser, de le tuer¹⁸. » Ce qui peut aller jusqu'aux dérives totalitaires, à la guerre, aux génocides, pour reprendre ce à quoi Zweig a été confronté dans un monde qu'il a vu s'effondrer.

N'y a-t-il que fatalité dans tout cela ? Que faire de cette pulsion de mort dont l'évidence s'impose, même si elle agit silencieusement avant de se manifester dans une destructivité débridée : « Tant qu'elle agit intérieurement en tant que pulsion de mort, elle reste muette, elle ne se manifeste à nous qu'au moment où, en tant que pulsion de destruction, elle se tourne vers l'extérieur¹⁹. » C'est là selon moi que son évidence devient fracassante. C'est justement celle qu'a dû affronter Zweig dans sa vie, dans la dérive d'un monde qui l'a emporté, auquel il s'est opposé avec ses moyens, qui sont ceux de l'écriture comme voie d'une possible résistance que déploie si bien Philippe Lacadée dans son livre.

Si « la destruction dans le monde extérieur, soulage l'être vivant²⁰ », peut-il y avoir un autre destin à la pulsion de mort ? La destructivité est-elle inévitable : « Ne soyez pas épouvantés par mon interrogation²¹ », comme le dit Freud. Peut-on lutter contre cette destructivité inséparable du fait d'être humain ? Par quelle voie rejoindre la lumière ? Freud propose la culture, la civilisation. Zweig à sa manière le rejoint, mais à la différence de Freud sans accepter qu'on ne puisse pas faire l'économie de la destructivité. C'est du moins une interrogation qui surgit au terme de la lecture de cet étonnant livre sur Zweig. Aurait-il pu s'en sortir ? L'issue aurait peut-être été de réaliser que c'est de la destructivité même dont Zweig aurait pu se servir, pour lui donner un autre destin, sans en être détruit à son tour.



Tel serait le paradoxe de la destructivité : opposer à une destructivité de mort, qui a entraîné le monde et Stefan Zweig dans un même mouvement fatal, une destructivité de vie, une destructivité paradoxalement orientée vers la vie. On pourrait même faire l'hypothèse que ce serait justement cette destructivité de vie, paradoxale, qui était justement à l'œuvre dans l'écriture de Zweig, à son insu, et qui transparait dans les biographies des figures auxquelles il s'est attaché, mais aussi dans ses essais, ses nouvelles, ses romans.

18. FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation* [1929], Paris, Presses universitaires de France, 1971, p. 64-65.

19. FREUD Sigmund, *Abrégé de psychanalyse* [1938], Paris, Presses universitaires de France, 1970, p. 9.

20. FREUD Sigmund, « Pourquoi la guerre ? », *Résultats, idées, problèmes, op. cit.*, p. 211.

21. *Ibid.*, p. 213.

L'écriture déconstruit le monde, le refait. Au carrefour entre l'humanisme, pour l'Europe, et les dérives nationalistes, y aurait-il eu une issue possible, autre que le trajet vers le suicide si tragiquement décrit par Philippe Lacadée ? C'est la question qui s'impose à partir de ma lecture de son travail d'écriture sur Zweig, une question sur laquelle il fait buter. N'y avait-il vraiment plus que le suicide pour échapper à des positions contraires qui finalement circulent comme sur une bande de Möbius, bande tordue à un seul bord, où « l'envers et l'endroit ne font qu'un²² » ? C'est ce sur quoi débouche pour moi la quête que réalise Philippe Lacadée en s'immergeant dans Zweig, en nous y immergeant. L'œuvre de Zweig pourrait-elle ainsi être lue à partir de Francis Bacon et son *Novum organum* en 1620, où la *pars destruens* devient du même coup la *pars construens*, les deux processus étant inséparables l'un de l'autre ? Il y a un effet que provoque la lecture par Philippe Lacadée de Stefan Zweig : l'évidence d'une force issue de l'œuvre qui va vers du nouveau, au-delà de ce qui paraît pris dans un enchaînement fatal, voué exclusivement à la mort. Entre le passé et le futur, par la voie du futur antérieur, n'y aurait-il pas aussi la possibilité d'une brèche, d'une coupure, d'une discontinuité, qui donne l'occasion d'aller vers un devenir différent, même si celui-ci semble avoir échappé à celui qui en a donné la possibilité.

Le pari en jeu – qui rejoint le pari du psychanalyste, le pari du créateur, le pari de chacun, mais peut-être aussi, pourquoi pas, le pari de la société – c'est de mettre en jeu la destructivité sur les voies de la création : une création nouvelle, de soi, du monde. Une telle métamorphose est-elle une utopie ? C'est pourtant la seule possible. Transformer la destructivité en effets de création, ou du moins faire reculer la destructivité en la réorientant vers la vie, tel est le pari de l'œuvre de Zweig, même s'il n'a pas pu le réaliser dans sa vie. Au-delà de son destin tragique, mélancolique, que Philippe Lacadée a si bien montré, y aurait-il chez Zweig les prémisses d'une autre issue ? Une issue qu'on pourrait espérer, pourquoi pas aussi dans le monde d'aujourd'hui qui semble tant rappeler celui dans lequel s'est jouée l'impasse de Zweig. Y aurait-il une autre voie que celle de se souvenir d'un futur déjà joué ? C'est sur cette question que débouche pour moi la lecture de Philippe Lacadée sur Zweig, à partir de son œuvre, à partir de sa vie : d'où l'importance de ce livre qui, en désignant si précisément l'impasse de Zweig, ouvre la voie à ce que ce ne soit plus jamais ça !

François ANSERMET

Psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne
et de l'Association mondiale de psychanalyse

22. MILLER Jacques-Alain, journal *Le Monde*, 20 juin 2008, Paris.